[Pottier] FRC 4' 27956
Case Frc 23956

MOTIFS
DE CONFIANCE,
ET
REGLES DE CONDUITE
POUR LE TEMS PRÉSENT;
OU
RÉPONSE
D'UN AMI A SON AMI.

Prix cinq sols.

A PARIS,
Chez Crapart, Imprimeur-Libraire, place Saint-Michel.

1791.

THE NEWBERRY LIBRARY

MOTIFS DE CONFIANCE, ET REGLES DE CONDUITE POUR LE TEMS PRÉSENT; OU RÉPONSE D'UN AMI A SON AMI.

C'est un besoin pour vous, monsieur, d'épancher votre ame dans la mienne....... Hélas! qu'y trouverez-vous? l'amertume de la douleur. La religion de nos pères est attaquée, ses temples sont profanés, ses autels renversés, ses ministres fugitifs, ses cérémonies, son culte tournés en dérision. La fidèlle dépositaire de ses oracles, de ses promesses, l'église de J. C., voit son autorité méprisée, son unité rompue, ses enfans

ingrats et parjures. Tendre Rachel, elle pousse des gémissemens et des sanglots. Peuvent-ils ne pas retentir au fond de mon cœur? Ah! quel est le chrétien, quel est l'homme sensible qui ne desire aujourd'hui pour soi les larmes, les accens de Jérémie pour pleurer sur les ruines de cette nouvelle Jérusalem, et raconter ses malheurs. Gardons-nous cependant, monsieur, de nous laisser abattre par le sentiment douloureux de notre tristesse. Du sein des maux qui nous affligent, levons les yeux vers la montagne sainte, et tandis que nous adorons en tremblant les jugemens d'un Dieu qui punit, livrons-nous avec confiance aux impressions que doivent opérer en nous et l'infaillibilité de ses oracles, et l'indestructibilité de ses promesses.

Vous le savez, J. C. a dit que sa doctrine seroit toujours en butte à la contradiction des hommes, que son église seroit toujours agitée par les orages et les tempêtes, que ceux qui voudroient vivre en lui souffriroient persécution. Il a dit qu'il s'élèveroit surtout de faux sages qui, par la douceur d'une éloquence mensongère, porteroient jusques dans les cœurs même fidèles, le venin de la séduction. St. Jacques les a caractérisés dans l'avenir, ces apôtres perfides. Il les a peints feignant d'aimer la patrie, et en tarissant la source des devoirs qu'elle impose, des sacrifices qu'elle réclame, élevant la cruelle

anarchie sur ses débris ; feignant d'aimer les hommes, et en laissant leur raison sans guide, leurs vices sans frein, leurs vertus sans mobile, les rendant vils esclaves et malheureux; feignant enfin d'aimer la paix, et en soutenant les succès de leur humiliant triomphe, marquant chacun de leurs pas par des monceaux de ruines, par des scènes de carnage, par les traces d'un système destructeur. Il les a peints ambitieux, pleins d'eux-mêmes, esclaves d'un gain sordide, ennemis de tout ce qui les sert, outrageant la majesté par des mépris, la divinité par des blasphêmes...... Que dirai-je encore ? Rien de plus. Les premiers traits du tableau suffisent pour vous éclairer et vous convaincre. Mais ce qui me paroît vous échapper, et qu'il vous importe sur-tout de connoître et d'approfondir, c'est que tous les combats que l'enfer suscite à la religion servent à en manifester la divinité, et que la providence elle-même en les permettant, les fait entrer dans l'économie de sa gloire, et servir à la sanctification de ses élus.

Voyez-vous ces nuages qui par fois obscurcissent le soleil, et qui en relèvent encore plus l'éclat. Voilà ce que sont les persécutions à l'église. Des jours sereins lui donneroient des enfans rebelles, des apostats ; les tempêtes lui suscitent de zélés disciples, des martyrs. Dieu lui-même ne paroît jamais plus grand, que lorsque les passions humaines et les puis-

sances du monde font rouler au pied de son trône les flots de leur rage, et y voient périr leur impuissant courroux.

Aussi l'apôtre saint Paul appelle-t-il le scandale de la croix, le chef d'œuvre de la sagesse, de la vertu du très-haut; et nous dit-il ailleurs, *il faut qu'il y ait des hérésies*. Oracle sublime dont le développemeut doit aujourd'hni sur-tout renfermer le germe et des pensées les plus rassurantes, et des souvenirs les plus consolans.

Oui, monsieur, tranchons le mot, il nous falloit une persécution, et si vous vous soutenez quelques instans contre le scandale apparent de cette doctrine, bientôt il n'en sera plus un pour vous. L'indifférence pour la religion étoit devenue la maladie du siècle. On s'étoit lassé d'en combattre les dogmes et les menaces. On avoit enfin pris le parti de les oublier ou de ne plus les craindre. La foule des chrétiens languissoit dans une apathie combinée, plus redoutable, plus meurtrière que la mort. Dieu a regardé du haut des cieux et il a vu ce peuple qu'il enveloppoit depuis tant de siècles des prodiges de sa miséricorde, ce royaume dont la durée attestoit si hautement à toutes les nations les merveilles de sa puissance, livrés ou à un sommeil perfide, ou à une philosophie corrosive qui en minoit les fondemens. Il l'a vu, et il a dit aux aquilons, *soufflez ;*

à l'enfer, *déchainez-vous*; et à l'instant nous avons été agités par des tempêtes, meurtris, accablés par une grêle de maux. Chacun de nous se réveillant alors, et allarmé de ses propres périls, s'est hâté de dire à Dieu, *Seigneur je péris*; et Dieu a répondu à chacun de nous, *ne crains point*. Ainsi s'est tout-à-coup rétablie la correspondance entre le ciel et la terre, ainsi la foiblesse a tout-à-coup invoqué la force; et le reveil nous a du moins rendu cette raison que le sommeil nous avoit fait perdre.

Sans doute ce réveil n'est point général; une partie des François est encore enveloppée des ombres de la mort; mais n'oublions pas que si l'heure de sortir du sommeil n'est point arrivée pour tous; la calamité présente ne peut qu'en accélérer le retour (1) ; pressons-la nous-mêmes par

---

(1) En effet, que voyons-nous depuis cinquante ans. Une secte de soi-disant esprits forts, qui, ligués contre la religion en calomnient les maximes, en ridiculisent les mystères, en combattent la divinité et les promesses pour y substituer; quoi! l'absurdité et le mensonge. Dans l'ivresse de leur succès ils ont enfin voulu devenir les législateurs des peuples, les créateurs des empires. Ils ont dit que la lumière soit faite, et les ténèbres se sont répandues sur la surface de la France, et ils ont fait revivre le cahos. Dès-lors le charme ne peut durer long-tems. Les François au contraire sentiront bientôt l'incohérence, le néant de tous ces systêmes philosophiques, comme ils approuvèrent leur

l'ardeur de nos prières, de nos desirs; et quand même Dieu se montreroit sous ce point de vue insensible à nos cris, croyons qu'ayant versé son sang pour le salut de tous les hommes, notre perte ne peut être que notre ouvrage, et qu'il se doit à lui-même de tout faire pour le soutien de ses élus.

Or, voici comment les desseins de Dieu s'accomplissent à leur égard, et comment son église, en paroissant perdre de son étendue, va cependant regagner de sa première beauté.

D'abord, cette persécution excite le zèle et fait briller les vertus de ses ministres. Hélas! nous ne pouvons nous le dissimuler, l'or du sanctuaire s'étoit obscurci. La maison de Dieu renfermoit des prêtres immoraux ou parasites; et c'est le siècle qui les avoit ou mérités par ses crimes, ou introduits par ses intrigues, ou corrompus par ses maximes; et ce qui étoit plus déplorable encore, c'est qu'un petit nombre de scandales publics couvroient de leur om-

---

effet désartreux. Le bandeau tombera de lui-même, et la religion paroissant à la foule des esprits détrompés, comme un soleil majestueux qui commence sa course, la parcourra de nouveau à pas de géant, et les cœurs, froissés par le malheur et par le repentir, s'ouvriront avec avidité à la chaleur de ces rayons.

bre perfide toute la tribu Lévitique, en sorte qu'on ne voyoit que ses vices, et que rien ne paroissoit de ses verus. Trompés par ces fauses apparences, les impies ont dit : tombons sur l'arche sainte, ceux qui veillent à sa garde sont endormis ou corrompus; ils l'ont dit... et leurs premiers pas ont suscité des héros, des martyrs parmi ces hommes qu'on croyoit infidèles : promesses, menaces, persécutions, misére, rien n'a pu les ébranler, et l'arrêt qui paroissoit devoir anéantir à jamais l'église de France, lui a ménagé le plus beau, le plus solide triomphe.

Sans doute il vivra dans nos annales, et il fera l'admiration de tous les siècles, ce jour à jamais mémorable, où les noms de nos pontifes se sont joints à ceux des Athanase, des Chrysostôme, des Ambroise, des Cyprien; et quel n'a pas été l'empressement des lévites à suivre l'exemple de leurs chefs! le monde a tonné, écumé de rage; n'importe, elle s'est de nouveau vérifiée cette parole de Jesus-Christ : la foi est plus forte que le monde.

Promenez maintenant sur la France vos regards, hélas! depuis long-tems attristés; grandes ames qui eûtes autrefois la gloire d'y planter la foi par votre prédication, et par votre doctrine, et de l'y féconder par vos sueurs et par votre sang, les Denis,

les Eleuthere, les Remy, les Martin, les Irénée, pontifes révérés, dont les bienfaits ont fait le bonheur de nos aïeux, comme vos vertus revivifiées feront sans doute le nôtre et celui de nos descendans. Du haut de vos demeures éternelles, voyez cette multitude de successeurs, d'enfans dignes de vous..... voyez-les, et réjouissez-vous.

Ces sentimens en moi ne vous étonneront pas, monsieur, si je ne les avois eus dans mon cœur, vous les y auriez imprimés vous-même. Le courage et la constance du clergé de France ont déja fait votre surprise et votre admiration ; vous en avez pleuré de joie. Larmes délicieuses ! Qu'il est doux d'être ainsi témoin des triomphes de sa foi ! Ah ! vous ne dites point assez. C'est ici plus qu'un beau jour, après un mois de pluie et d'orages.

Appréciez maintenant, monsieur, les avantages que le clergé de France peut tirer de la désertion de plusieurs de ses membres, dont les mœurs suspectes ou scandaleuses ne réjaillissoient que trop sur lui. Sans doute la charité commande de supposer dans les parjures des motifs d'ignorance ou de foiblesse ; mais la justice avoit déja pesé dans sa balance, et flétri, dans son impartialité sévère, le grand nombre d'entre les apostats.

C'est donc ici le crible qui sépare la paille du bon grain ; mais taudis que la piété aura à gémir sur la perte de quelques ministres égarés ou séduits ; qu'elle sera consolée, qu'elle sera édifiée par le spectacle d'une foule de prêtres d'élite, qui, supérieurs à tous les intérêts humains, auront su craindre Dieu, et n'avoir point d'autre crainte? Ah! l'assemblée nationale, par un succès contraire à ses vues, atteindra dès-lors son but. L'église de J. C. sera rendue à sa beauté première, et l'évangile s'établira de nouveau sur les ruines du mensonge et de l'erreur.

Car, n'en doutez pas, monsieur, l'amélioration qui vient de s'opérer dans les ministres de la religion, va également s'opérer dans ses disciples. En effet, c'est ici, en quelque sorte, le grand jour, le jour du jugement, le jour de la séparation des bons et des méchans. Je le sais, l'incrédulité et l'hérésie, s'empresseront de placer à la droite leurs adeptes; mais l'expérience réclamera encore, comme elle a toujours réclamé contre l'injustice de cette préférence. Hélas! qui abandonnera parmi nous l'étendard de la vraie religion? Sera-ce un homme chaste, temperant, juste, ami des bonnes mœurs? Non. Ce sera un orgueilleux, qui, courant après la renommée, veut suppléer,

par la singularité, et l'audace, au défaut de talens et de vertus ; ce sera un efféminé, dont l'austérité de l'évangile révolte la délicatesse, contrarie les goûts, et qui pour mieux assouvir ses passions, voudroit étouffer le remords, qui en corrompt la jouissance ; ce sera un avare, qui, idolâtre de ses trésors, doit naturellement abhorrer la loi qui lui défend de porter, même sur eux, un regard de complaisance ; ce sera un ambitieux, qui avide de parvenir, veut, non-seulement fermer les yeux sur le choix des moyens, mais embrasser encore un systême qui en autorise l'injustice ; ce sera un citoyen du jour qui, revêtu d'un manteau hypocrite, se prosternera devant l'autel de la patrie, parce qu'il le verra couvert de lames d'or ; ce sera toujours, en un mot, un homme dominé par des passions, des vices. Eh ! que l'impiété ne m'accuse point ici de calomnier ses sectateurs. Je la défie de m'en montrer un seul qui ait jamais dit de bouche, l'évangile est un rêve, sans qu'il l'eût déjà dit dans son cœur. Oui, monsieur, ôtez la licence des passions, et l'univers tombera aux pieds de J. C.

Mais combien notre religion sainte n'est-elle pas diffigurée par la société des pécheurs scandaleux. Vous le savez, le monde est assez injuste pour la rendre

comptable des désordres de ses enfans. Ainsi le voyons-nous remonter avec avidité à travers la nuit des siècles, y recueillir les abus qu'a pu causer sur-tout l'ignorance et le fanatisme du zèle, et reprocher à la religion, avec un air de triomphe des excès qu'elle ne cesse d'abhorrer ou de proscrire.

Allez donc, enfans dégénérés; allez, quittez le sein d'une église, que vous avilissez par vos désordres. Si elle vous regrette encore, c'est qu'elle vous voit courir à votre perte, et qu'elle est mère; mais votre exhérédation volontaire n'en est pas moins un gain pour elle : vous lui épargnerez désormais la douleur la honte d'une injuste flétrissure, et vous la calmerez sur le sort des enfans qui lui restent soumis.

Et je n'envisage pas seulement ici, monsieur, la cessation du scandale le plus pernicieux : hélas! le souffle empoisonné du vice ne flétrit que trop souvent les charmes délicats de la vertu! Mais vous ne l'ignorez pas d'ailleurs, en devenant chrétiens nous ne cessons point d'être hommes. La foi prend insensiblement en nous la teinte de nos foiblesses; et ce mélange la dégrade et la détruit : il faut que de temps en temps le feu de la tribulation s'épure et lui rende son premier éclat.

Ici se présente naturellement encore l'observation que vous avez faite vous-même. On étoit vertueux par inclination, par habitude, par instinct. Le feu sacré de la foi dans les gens même de bien n'animoit point la plupart de leurs bonnes œuvres. Eh! bien, monsieur, voilà que le vent souffle, l'étincelle se rallumera, et bientôt les ardeurs de la charité embrâseront les cœurs.

Enfin, rien de plus funeste à la religion que l'ignorance de ses dogmes; mais que la paix la favorise, cette ignorance! Hélas! elle étoit la plus grande plaie de l'église; et aujourd'hui elle multiplie le nombre de ses déserteurs. N'en soyons point surpris; on met bas les armes, lorqu'on n'a pas d'ennemis à combattre. Des menaces, des attaques réveillent, au contraire, épouvantent; chacun se dispose à paroître soldat. Et voilà ce que présente maintenant la face de la religion. Ses enfans alarmés des pertes qui l'affligent, des périls qui la menacent, cherchent à la défendre. Eh! que font-ils? Vous le voyez; ils s'appliquent à la mieux connoître, à la mieux pratiquer. Zèle, prudence, honneur, émulation, tout concourt à fomenter ce désir, ou de bien faire, et nous apprenons à discerner les vrais disciples de J. C. *Oportet hæreses esse ut qui probati sunt, manifesti fiant in vobis.* S. Paul. ibid.

Parcourez d'ailleurs vous-même, monsieur, les annales de l'église, et vous reconnoîtrez qu'elle ne fut jamais plus brillante, et plus belle que dans les jours de persécution. Hélas ! dix années de trève lui firent toujours perdre un siècle de combats.

Aussi me semble-t-il que ma foi sort d'un long assoupissement, et qu'un nouveau jour m'éclaire. Les incrédules, les esprits forts, que je regardois d'abod comme les ennemis les plus formidables que l'enfer eût pu susciter contre la religion, je les vois devenir les plus solides artisans de sa prospérité, de sa gloire. Je redoutois les suites funestes de leurs complots, et j'eusse voulu qu'il fût en mon pouvoir d'enchaîner leurs efforts; mais si je consultois maintenant le seul intérêt de ma foi, je les animerois moi-même au combat. Dans la ferveur de mon zèle, j'étois presque tenté de maudire le jour qui les avoit vu naître; et je sens aujourd'hui que la religion perdroit une des preuves les plus frappantes de sa divinité, s'ils n'existoient pas. Oui, monsieur, il falloit, non-seulement que cette religion sainte triomphât des efforts de l'idolâtrie, de la fureur des Césars, qu'elle perpétuât son empire sur les débris de toutes les opi-

nions, de toutes les sectes, et qu'elle se formât des saints dans un océan même de scandales et de vices; mais il falloit encore que dans un siècle, appellé par excellence le siècle des lumières, une secte de faux sages réunît en un corps de doctrine toutes les extravagances, toutes les erreurs; qu'elle employât, pour les accréditer, les moyens les plus capables de séduire, de tromper les peuples, et que malgré tant d'efforts, la religion subsistât pure, inaltérable; que dis-je? qu'elle comptât une multitude de ministres, de disciples tendres et soumis; pourquoi? pour manifester d'une manière encore plus frappante le double caractère de vérité et de sainteté qui lui est propre, et présenter à nos esprits étonnés, mais convaincus, et les motifs de la plus ferme confiance, et la certitude même de l'évidence.

Je dis, *les motifs de la plus ferme confiance*, et je le répète, parce que vous me paroissez avoir besoin de l'entendre. Quoi! monsieur, vous craignez pour la destinée de la religion catholique en France, et parce que son existence cessera d'être sous la protection des lois, vous supputez d'avance, dans l'amertume de votre ame, et ses périls et ses pertes.

D'abord, quand même Dieu auroit résolu

solu dans les décrets de sa justice d'enlever à la France un flambeau, que depuis un demi-siècle, tout paroît concourir à éteindre ; en souscrivant à la rigueur de cet arrêt (qu'il ne seroit pas en votre pouvoir de changer), il vous resteroit toujours la pensée, que dis-je ? la conviction consolante, que si la foi quitte nos climats, vous pouvez toujours lui faire un asyle inviolable dans votre cœur : qu'il vous restera toujours quelque ministre fidèle pour éclairer votre conscience, et diriger vos œuvres ; qu'enfin vous aurez toujours l'auteur de notre religion. Le premier, le divin pontife de J. C., qui saura bien vous appliquer seul les consolations et les mérites de son sacerdoce, de son sacrifice ; mais non, monsieur, la religion catholique ne périra pas en France. Dieu se souviendra que c'est le royaume des Clotilde, des Bathilde, des Clovis, des Louis ; le théâtre de ses anciens prodiges et de ses anciennes miséricordes.

D'ailleurs notre religion sainte, n'est point l'ouvrage des hommes ; elle s'est établie et propagée à travers la flamme des bûchers, l'horreur des échafauds ; elle vivra parmi nous sans la protection des lois. Dieu choisira au contraire ce moment de crise pour la soutenir, et ma-

nifester ainsi, que sa conservation est le seul miracle de sa puissance.

Voyez le développement de cette vérité consolante dans les épîtres de l'apôtre St. Paul ; puis transportez-vous en esprit sur les bords de la mer rouge, et contemplez-y les merveilles du Seigneur, *state et videte magnalia Dei*. Le peuple choisi, est pressé par les Egyptiens dans sa fuite ; placé sur le bord des eaux, il mesure de l'œil avec inquiétude la profondeur de l'abîme qui va l'engloutir. Dans ses mortelles angoisses, il lève les mains vers le ciel, il crie vers le Seigneur.... Dieu se laisse enfin toucher par ses cris, et à peine Moïse a-t-il annoncé de sa part l'approche d'un nouveau témoignage de sa miséricorde, que les eaux de la mer se reployant des deux côtés sur elles-mêmes, ouvrent aux enfans d'Israël un libre passage, demeurent suspendues jusqu'à ce qu'ils soient tous sains et saufs sur le rivage ; et puis ne se déroulent, ne reprennent leur cours que pour submerger les Egyptiens persécuteurs.

Je suis loin de me croire un Moïse, ni un prophête; mais j'ai une ferme confiance en la parole de Dieu; et voilà, sans doute, l'image du prodige qu'il va opérer en France en faveur de ses élus. Oui, monsieur, vous allez voir ce tor-

rent impétueux dont les flots courroucés vous allarment, s'arrêter, diviser ses eaux pour ouvrir un passage aux vrais enfans de la promesse, et Dieu fera ainsi jaillir l'éclat de la religion du sein même des abîmes où elle vous semble devoir périr.

Mais c'est peut-être moins sur les effets de la volonté toute-puissante de Dieu, que sur les suites de la foiblesse des catholiques; c'est peut-être moins encore sur le présent que sur l'avenir, que portent vos soupçons et vos craintes, et d'abord la face du christianisme ne vous offre que des disciples indifférens ou timides. Hélas! ils ne tiennent point à notre culte, à nos solemnités, tandis que l'accès en est facile; oseront-ils braver les oppositions et les périls? Je vous l'avoue, cette pensée avoit d'abord saisi mon esprit, et répandu dans mon ame quelques gouttes d'amertume; mais j'ai vu que nos desirs s'irritent à proportion des obstacles; et que si les objets perdent de leur attrait, à mesure qu'ils deviennent plus communs, c'est augmenter leur intérêt que de les rendre plus rares; j'ai vu que la première secousse a donné du ressort aux ames les plus foibles, que l'annonce seule du décret persécuteur, a peuplé les tribunaux de la reconciliation, et fait couler les larmes du repentir; j'ai

vu des chrétiens , jusqu'alors étrangers aux pratiques de la religion sainte, parler, combattre pour sa cause avec le courage du zèle , et l'attendrissement de la ferveur ; dès-lors j'ai béni avec respect la main de Dieu, et j'ai adoré avec reconnoissance ses miséricordieuses rigueurs.

Et! n'est-ce point là ce que nous attestent encore les annales de l'église ! Que nous offrent les chrétiens au sortir de ces cavernes, de ces catacombes où ils viennent de participer aux divins mystères, de recueillir la parole sainte, de chanter les louanges du Seigneur et de célébrer l'héroïsme de ses martyrs? Ce sont, nous dit saint Léon , ce sont des lions dont la force épouvante l'enfer même. Athlètes de tout âge, de tout sexe, de toute complexion, de tout état ; ils étonnent leurs tyrans, ils lassent leurs bourreaux... Ah ! monsieur, si de nous-mêmes nous ne sommes que foiblesses, revêtus de la force de Dieu, nous devenons invincibles ; et jamais Dieu n'est plus intimement avec nous, que lorsque nous avons à combattre pour sa gloire.

Ils l'ont eux-mêmes compris les ennemis rusés qui nous persécutent. Pour attaquer avec succès la religion ; ils évitent de lui faire des martyrs, ils craignent la fécondité de leur sang répandu,

et leur fausse humanité devient ainsi la plus cruelle, la plus perfide des tyrannies. Mais ils ont beau combiner plus artificieusement leurs mesures ; malgré tous leurs efforts réunis ils seront vaincus, et les chrétiens fidèles acquerront parmi nous le droit de raconter des conquêtes.

Et que le souvenir du schisme d'Angleterre ne traverse point en vous ce consolant espoir. Oui, ce royaume étoit la pépinière des saints, et sous Henri VIII, il a perdu sa foi. Mais en Angleterre le corps des évêques et des pasteurs tomba dans l'hérésie, et le peuple s'égara au gré de ses guides ; en France, au contraire, le clergé est fidèle, et ses instructions et ses exemples, en garantissant les foibles, encourageront et soutiendront les forts.

D'ailleurs, vous ne l'ignorez pas, le peuple d'Angleterre tomba dans le schisme et dans l'hérésie sans le savoir. A peine eut-il ouvert les yeux sur l'abîme qu'il s'étoit creusé qu'il desira son retour à la foi ; mais, hélas ! pas de pasteurs alors pour éclairer et soutenir son repentir parmi le petit nombre des ministres qui avoient confessé leur foi, plusieurs l'avoient scellée de leur sang (1).

(1) Il n'y en eut que 60, et 8 étoient morts martyrs.

Il en sera bien autrement en France. On ne peut se dissimuler d'abord que la plupart des catholiques qui apostasient croient rendre gloire à Dieu, et un hommage pur au bonheur de leur patrie. Encore quelques instans et le bandeau tombera. A travers les intrus qui auront égaré leur confiance, les François discerneront alors leurs vrais pasteurs, ils reconnoîtront leur voix, et ils rentreront d'eux-mêmes dans le bercail. En sorte que dans une crise violente et inespérée, qui peut au plus durer un an, la foi catholique n'aura véritablement perdu, que ceux de ses disciples, qui vivoient étrangers à son culte et à ses maximes, et qui la deshonoroient par leurs œuvres.

Et voilà, monsieur, ce qui doit calmer du moins en partie, vos craintes pour l'avenir. Je vous dirai d'abord à cet égard ce que J. C. disoit à ses apôtres, ce n'est point à vous à connoître d'avance les momens que mon père a « renfermés dans les trésors de sa puissance, tout ce qu'il vous importe de connoître aujourd'hui, et que je dois vous révéler, c'est que vous me servirez de témoins; de témoins à ma divinité en prêchant mon évangile, de témoins à la sainteté de ma morale, en la manifestant par vos œuvres ». Sans prétendre cependant déchirer le voile que Dieu jette ordinairement sur l'avenir, nous pouvons conjecturer, d'après les con-

seils de l'expérience et d'une prudence humaine ; et alors nous devons ajouter, que les opérations violentes n'ont point une longue durée, que le François est égaré, mais que le fonds de son caractère reste ; c'est-à-dire, qu'il est toujours naturellement inconstant et frivole, qu'un systême si dissonant dans ses diverses parties, et si désastreux dans ses moyens, ne peut qu'être pernicieux dans ses effets, et que, puisque, l'intérêt de la politique se trouve joint ici à l'intérêt de la religion, l'orage qui maintenant nous atterre, sera enfin le prélude de jours sereins et tranquilles.

Sans doute la dégradation des principes religieux sera plus universelle ; des apostats redeviennent rarement catholiques, la miséricorde de Dieu, quoiqu'infinie en elle-même, a cependant ses bornes relativement à ceux qui abusent de ses dons ; mais enfin les chrétiens fidèles n'auront subi qu'une épreuve, bien violente, à la vérité, et bien dangereuse, et voilà ce qui nous inspire la nécessité des précautions pour en triompher.

Vous me les demandez, monsieur, ces précautions, ces mesures : vous eussiez pu les trouver en vous. Enfin votre amitié me presse, et je vais parler.

1°. Jettez invariablement vos regards

sur le centre de l'unité catholique, et sur le corps de vos pasteurs. De cette réunion résulte l'infaillibilité de la croyance, la sûreté de la route que vous devez parcourir vous-même : car qu'elle qu'ait été d'ailleurs la conduite des souverains pontifes, Dieu n'a jamais permis qu'ils annonçassent l'hérésie ou l'erreur, et le corps des évêques réunis au siège de Rome, est toujours, indépendamment de ses mœurs, le dépositaire des promesses, l'organe infaillible de la doctrine.

2°. Comme ce sont nos péchés qui ont attiré sur nous les calamités qui nous affligent, et les dangers qui nous menacent, offrez-vous vous-même à Dieu comme victime, et ne vous lassez pas de lui faire entendre le cri de votre repentir. Je vous l'avoue, monsieur, c'est ici pour moi la réflexion la plus douloureuse, Lorsque l'arche sainte eut tombé entre les mains des Philistins, chacun des Israélites regarda cette perte comme personnelle, comme irréparable. On ne vit plus que tristesse, que deuil, que larmes, on n'entendit plus que soupirs, que sanglots. Après la profanation sacrilège du temple de Jérusalem, le peuple fidèle se retira sur les montagnes, déchira ses vêtemens, détesta la vie, se couvrit de cendre et de cilice... et aujourd'hui mêmes désastres, mêmes profanations, et pas

un signe extérieur de pénitence, et pas une réforme dans les mœurs. Dieu eût pardonné autrefois à une ville criminelle en faveur de dix justes ; ne se trouveroient-ils donc pas, monsieur, nous ? Ah ! redoublez toujours vous-même d'efforts pour en commencer le nombre ; et sur-tout n'oubliez pas que le glaive ne peut tomber qu'à la voix d'un cœur o n trit.

3o. Prenez spécialement pour armes la vigilance et la prière. Dans de pareilles crises chacun doit trembler pour soi. Fermez donc l'oreille à la séduction, et garantissez-vous de tous les rapports qui pourroient conduire la voix des apostats jusqu'à votre cœur. Evitez-les comme l'approche du serpent. Quiconque brave le danger s'expose à y périr, et aujourd'hui c'est le braver que de ne pas le fuir. Rapellez souvent d'ailleurs la prière de Pierre luttant contre les flots ; dites, Seigneur, *sauvez-moi, je vais périr*. Dieu ne feint de dormir que pour éprouver votre foi. Réveillez-la par de fréquens retours vers Dieu, et Dieu se réveillera lui-même. C'est la doctrine de St. Augustin ; et vos besoins présens doivent ajouter encore à son énergie.

4o. Comme vous pourrez avoir moins de facilité à consulter le guide de votre cou-

science, vivez de manière à pouvoir recourir moins fréquemment à son ministère, à ses conseils. Il est à présumer que sous une constitution qui tolère toutes les religions, et tous les cultes, vos pasteurs légitimes, pour cesser de paroître patriotes, n'en seront pour cela ni proscrits ni persécutés. Si Dieu leur réserve cependant cette épreuve, ou plutôt ce mérite et cette gloire, ne vous découragez pas. Dieu vons suscitera toujours un Ananie, et quel qu'il soit d'ailleurs, il vous suffira sans doute de le tenir de la main de Dieu.

5o. Dans vos rapports de société, évitez les contestations et les disputes que l'apôtre St. Paul interdisoit si fort aux premiers fidèles, parce qu'elles servent à faire naître les antipathies. à troubler la paix et à nourrir l'orgueil. Il est un apostolat que Dieu, en ce moment sur-tout, vous confie; c'est celui du bon exemple.

6o. Que la loi de la douceur et de la charité soit invariablement dans votre cœur et sur vos lèvres. Sans doute les entreprises, les succès de l'impie sont faits pour révolter les sens; mais une patience inaltérable et un support généreux, serviront mieux votre cause que toutes les colères religieuses ou politiques, que tous les sarcasmes d'un faux zèle. A ceux qui taxeront votre modération d'a-

pathie. Hélas ! peut-être de crimes, répondez ce que J. C. disoit à ceux de ses apôtres qui vouloient invoquer le feu du ciel, sur une ville ingrate. *Aveugles, vous ne connoissez pas l'esprit qui doit vous animer.* Prier pour ceux qui nous persécutent, rendre le bien pour le mal; voilà le signe caractéristique de la religion de J. C.; j'ajouterai, et voilà l'arme la plus puissante contre ses ennemis. Qu'ils l'avoient bien compris, les héros des premiers siècles, si dignes aujourd'hui surtout, de nous servir de modèles! Au sein des plus affreuses persécutions, ils offroient le spectacle d'un charité inaltérable; et ce spectacle édifioit, désarmoit jusqu'à leurs bourreaux.

7o. Quels que soient les changemens qui peuvent s'opérer dans les lois ecclésiastiques relatives ou à la sanctification des fêtes ou à la pénitence commune, regardez-les comme s'ils n'existoient pas. L'évêque, le pasteur qu'on pourra vous donner ne sera ni votre pasteur, ni votre évêque. Vous connoissez ceux que vous tenez de l'église; ce sont les seuls dont vous deviez respecter et suivre les ordonnances et la doctrine.

8o. Tant que les circonstances pourront vous le permettre, préférez le saint sacrifice offert par des prêtres fidèles, et réu-

nissez-vous à eux dans la même communion de prières et de louanges. Mais s'il arrivoit qu'une nécessité urgente causée par la persécution et par la désertion des vrais ministres, vous privât de cette facilité et de cette consolation, adorez les desseins de Dieu, et faites-vous un temple de votre asyle, de vos foyers domestiques. Dieu le remplira avec moins d'appareil, mais avec autant de vérité et de miséricorde. Quelle énergie, et quelle consolation ne trouverez-vous pas alors dans les exemples des premiers fidèles et dans les cantiques d'Israël captif. Faites passer dans votre ame les sentimens exprimés dans le pseaume 45, et si les larmes inondent alors votre visage, elles vous paroîtront plus douces que les fausses joies des solemnités de Babylone (1).

9o. Ouvrez votre cœur à l'impression

---

(1) Plaçons ici deux remarques importantes, l'une relative aux prêtres soi-disant *citoyens*, qui n'ont pas de pouvoirs; l'autre relative à ceux qui en ont, et qui ne sont pas curés. Les premiers ne pourront rien faire validement, parce qu'ils ne seront pas délégués par une autorité légitime. Les seconds n'auront de pouvoirs que jusqu'à l'époque de cette année, expressément marquée dans leur permission : car assurément M. de Juigné, seul archevêque de son diocèse ne renouvellera pas les pouvoirs des prêtres jureurs, c'est-à-dire, apostats.

de la plus vive reconnoissance, de ce qu'au milieu de la tempête qui submerge en France tous les principes, vous y habitez un port inacessible au naufrage. Hélas! monsieur, à qui devez-vous cette grace privilégiée? A Dieu. Qu'avez-vous fait pour la mériter? Rien. C'est à la seule miséricorde du Seigneur que vous en êtes redevable. Oh! qu'ils seront bien dans votre bouche ces sentimens, ces transports de David. « J'aimerai, je louerai le Seigneur mon Dieu, mon protecteur et mon réfuge. Les douleurs de la mort m'ont environné, et les torrens de l'iniquité m'ont rempli de troubles; et Dieu a abaissé les cieux, il est descendu pour me tendre la main, me soustraire à l'abîme, me sauver. Ah! chacun de mes cantiques sera désormais un hommage, un monument à la gloire de son nom. J'annoncerai sa bonté, sa grandeur à tous les siècles, et le souvenir du bienfait, en devenant l'aliment éternel de ma reconnoissance, sera le garant inviolable de ma fidèlité ». *Psaume* 17.

100. Enfin soutenez votre foi, éclairez votre zèle, et ranimez votre ferveur surtout par la lecture de l'histoire ecclésiastique de *Fleuri* dans les quatre premiers siècles; du livre des fondemens de la foi par l'abbé *Aimé*; du tome 1. du grand catéchisme de Montpellier; du dictionnaire

des hérésies par M. l'abbé *Pluquet*, et sur-tout du discours préliminaire de cet excellent ouvrage. Vous y verrez les combats que l'enfer ne manque jamais de susciter à l'église, les divers caractères des hérésies, leur principe, leurs moyens, leurs effets, les persécutions qu'ont essuyées nos pères dans la foi, et le tableau attendrissant et sublime de leur piété, de leur constance. Lisez et relisez plus souvent encore les livres de Machabées, les pseaumes de David, les prophéties d'Isaïe et de Jéremie, les actes des apôtres et les épîtres de saint Paul. Cette lecture, cette méditation, en éclairant votre esprit, feront naître les sentimens les plus tendres, les élans les plus héroïques dans votre cœur. Je vous invite à fixer d'une manière plus particulière vos regards sur la parabole de la Vigne, consignée dans le chapitre V. d'Bsaïe, et de vous reporter ensuite au pseaume 79. Après avoir été frappé et presqu'abattu par la vue de ce jugement solemnel et sévère que Dieu fait de cette vigne, en présence du ciel et de la terre, avec quelle ferveur ne ferez-vous point passer sur vos lèvres ces paroles touchantes du prophète... « Grand Dieu ! du séjour de votre trône regardez cette vigne que vous avez plantée. Hélas ! presque rien n'y rappelle vos anciennes miséricordes, vous l'aviez transportée parmi nous et les influences de votre grace en avoient arrosé les racines, fécondé

la tige au point qu'elle avoit bientôt couvert de son ombre les plus hautes montagnes, et propagé ses branches jusques à la mer. Vous aviez voulu, Seigneur, que ce fût là comme une barrière qui la séparât d'une région d'erreur; mais pourquoi avez-vous permis que ces bornes fussent détruites, qu'en empruntant de vos ennemis des lois et des usages, nous en adoptassions les principes et les erreurs. Oui, c'est de là qu'est sortie l'incrédulité, cette bête férœce et singulière, qui a ravagé votre vigne chérie; mais, ô mon Dieu! jusques à quand nous rendez-vous témoins de ses désastres, de son ignominie. S'il faut une victime à votre courroux, frappez-nous Seigneur, nourrissez-nous d'un pain de larmes; mais épargnez une vigne qui vous a couté si cher? que la main de votre protection s'étende sur-tout parmi nous sur l'homme de votre droite; revêtez de votre force le fils de l'homme que vous y avez établi pour votre gloire, et comme ce sont nos vices qui forment nos erreurs, Dieu des vertus? le bras de votre puissance n'est point raccourci, répandez sur nos cœurs un rayon privilégié de votre grace, et convertissez-nous »?

Dans d'autres instans, monsieur, et surtout si les circonstances vous dérobent la solemnité du culte; transportez-vous en esprit sur les bords de fleuve de Babylone;

voyez y ce peuple nombreux tournant la face vers Jérusalem, et cherchant avec inquiétude à y démêler ce temple chéri qu'un trop long espace dérobe à ses tristes et avides regards ; voyez ces instrumens de joie suspendus à des arbres pour y donner au gré des vents des sons lugubres qui répondent à sa juste douleur ? Entendez ces accens lamentables, ses soupirs enflammés, ces tendres et impétueux élans....... Et puis pour nourrir plus longuement votre sainte tristesse, et fournir des expressions à votre active ferveur, abandonnez-vous à ces mouvemens sublimes et brulans du prophête Jérémie, et dites comme lui dans l'amertume de votre cœur ? « Comment le Seigneur a-t-il couvert de ténèbres la fille de Sion ? Comment a-t-il détruit les remparts de la ville de Juda, profané son royaume et brisé toute la force d'Israël ? Hélas ! le Seigneur est devenu comme un ennemi, il a retiré sa main, et dès-lors les murs d'Israël sont tombés, ses fêtes ont été oubliées, ses prêtres livrés à l'opprobre et à l'indignation de la fureur, ses princes bannis parmi les nations, ses vieillards assis sur la terre, ses vierges avilies, ses temples eux-mêmes livrés à des hommes qui y jettent des cris comme dans une joyeuse solemnité. On a porté le glaive destructeur à tout ce qu'elle avoit de plus précieux, de plus desirable ; tout son peuple est dans les gémissemens et cherche du pain :

pain : hélas ! ceux qui sont à la mamelle pressent en vain leur mère désolée....... A qui vous comparerai-je donc, ô fille de Jérusalem? Le débordement de vos maux est semblable à une mer, et comment vous consolerai-je, ô fille de Sion ? vos prophêtes ont des visions fausses et extravagantes, ils vous annoncent des rêveries pleines de mensonges. Tous ceux qui passent frappent des mains et sifflent en vous voyant; et Dieu relève au contraire la force de ceux qui vous haissoient. Ils ont dit : voici le jour de notre espoir, nous la dévorerons ; et tout semble concourir à couronner leurs efforts....... O Jérusalem faites donc couler de vos yeux, jour et nuit, un torrent de larmes, ne vous donnez point de relâche et que la prunelle de votre œil ne se taise point....... et toi cité superbe, pleine du peuple, comment es-tu devenue si solitaire et si désolée ? Hélas ! la maîtresse des nations est devenue comme veuve. De tous ceux qui lui étoient chere, il n'y en a pas un qui la console, tous ses amis l'ont méprisée et sont devenus ses ennemis. Que dirai-je encore, ou plutôt que ne dirai-je pas ?... La fille de Juda s'est retirée en d'autres pays à cause de sa servitude, elle a demeuré parmi les nations et elle n'y a point trouvé de repos. Tous ses persécuteurs se sont saisis d'elle à cause de son extême douleur, et se sont enrichis de ses dépouilles.... Quelle est donc la cause de sa

douleur, de son ignominie ? Ah ! Jérusalem a commis un grand péché ; c'est pourquoi elle est devenue errante et malheureuse. Mais vous, ô mon Dieu ! si vous n'êtes point touché de sa situation, soyez-le du moins de ma tristesse, de mes cris ! Voyez, Seigneur, et considérez quel est le peuple que vous avez ainsi ravagé. Notre calamité est extrême. Nous sommes comme des orphelins qui n'ont plus de père. Des *esclaves* nous ont dominé sans qu'il se trouve personne pour nous racheter d'entre leurs mains. Vous connoissez leur forfait ; ils nous ont chargés de chaînes ; ils ont pendu nos frères de leur propre main ; ils n'ont pas même respecté le visage des vieillards.... Des vieillards ! Seigneur, il n'en est même plus dans les assemblées des juges. La joie de notre cœur est éteinte ; nos concerts sont changés en lamentations ; la couronne est tombée de notre tête. Malheur à nous parce que nous avons péché ; mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement, votre trône subsistera dans la suite de tous les siècles. Pourquoi nous oublieriez-vous donc pour jamais ? Pourquoi nous abandonneriez-vous pour toujours ? Convertissez-nous à vous, Seigneur, et nous nous convertirons ; renouvellez nos jours anciens, et sauvez-nous » ? *Lamentations de Jérémie, chap.* 1, 2, 3, 4, *et* 5.

Vous conviendrez, monsieur, que ce

langage, que ces sentimens sont bien analogues à notre situation, à nos maux. Hélas! c'est que les crimes des peuples ont presque toujours la même cause et les mêmes effets, comme ils attirent aussi presque toujours les mêmes châtimens. Adorons la divine providence dans la chûte comme dans la prospérité des empires; et puisque nous sommes pécheurs, devenons pénitens. Adieu. Priez pour moi; vous le devez sur-tout à l'affection sincère avec la quelle;

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. Au reste, vous me parlez d'un canon du concile de Calcédoine qu'on se plaît beaucoup à citer, et qui fait, dites-vous, à l'erreur bien des conquêtes; mais il n'a rien qui doive nous alarmer. Je l'ai cherché ce canon à la page où on le désigne; je ne l'ai point trouvé. J'ai été en arrière et plus avant, même recherche inutile, mais non pas sous tous les points de vue; car j'ai découvert; 1°. que le concile de Calcédoine avoit réglé que dans l'élection d'un évêque, le métropolitain et les évêques de la province présideroient l'assemblée; et que saint Célestin, pape, voulant caractériser l'influence que ses présidens devoient avoir, dit: le peuple doit être éclairé et non pas suivi. *Docendus est populus, non sequendus.* 2°. Que l'empereur ayant, de son pur mouvement, attribué le titre et le droit de métropolitain à la ville et à l'église de Bérithe, le concile (de Calcédoine) proscrivit cette concession, par la raison que les lois civiles n'ont aucune force contre les lois canoni-

478

ques. *Sancta synodus dixit : contrà regulas nihil pragmaticum tenebit.* Et que les commissaires de l'empereur ayant alors demandé ; si, en vertu d'un rescrit impérial, on ne pouvoit, en aucun cas, exercer ce pouvoir, le concile répondit : *jamais. Santa synodus dixit : non licet. Hoc est præter regulas.* 3°. Que le concile de Calcédoine appelle saint Léon, *le pontife de l'église universelle.* Dioscore, disent les péres de ce concile, en s'adressant au pape lui-même, *Dioscore met le comble à la folie, en s'élevant contre celui à qui le sauveur a confié la garde de sa vigne, c'est-à-dire contre votre siège apostolique.* Ils demandent ensuite à saint Léon la confirmation des actes du concile, et ils lui réservent la cause de ceux qui avoient embrassé le parti de Nestorin, concil., Calced., art. 1, 2, 3. Je trouve la même doctrine dans le 7 concile de Nicée II., act. 2, après Labbe, l. 7, coll. 126. De Latran 649, act. 2, Labbe, tom. 6, coll. 104. De Latran encore an. 1215, S. -- Et ce qu'il y a de remarqnable, c'est que ce dernier concile parle en cet endroit du serment *de fidèlité et d'obéissance* que les patriarches de Constantinople, d'Alexandrie et d'Antioche prêtoient au saint siège, en recevant de lui *le Pallium* --- ibid.